

La Brehaigne

di Anne-Marie Landru

On dirait un Hopper.

Elle se tient debout, à peine penchée, front appuyé au linteau de la fenêtre. Non pas que Marthe soit très grande : sur l'île de Sein les maisons sont petites, leurs ouvertures étroites et basses. Elle se tient là sans bouger, ses cheveux noirs coupés au carré se déploient sur sa joue comme une aile. Elle fixe la venelle, en face, qui mène au quai.

Elle se tient comme elle peut : là-bas, à quelques mètres, les trois bars de l'île ont ouvert. Hier soir, elle a pris grand soin de ne pas les regarder. Elle s'est appliquée à descendre du bateau, à répondre à Pierre qui commentait le paysage. Mais bien sûr elle n'a vu qu'eux. Elle sait les terrasses lumineuses offertes aux touristes. Elle sait les salles sombres où l'on s'enfonce. Elle sait les tabourets hauts où l'on s'ancre, le verre embué qui se vide, le geste à peine ébauché qui le fait remplir. Elle sait l'oubli qui se refuse, qui exige, qui recule d'un verre à l'autre. Elle sait la valse lente qui la mènerait au bar suivant : partir à temps pour ne pas se voir refuser le dernier. Deux verres, trois peut-être, et puis se rassembler, composer une voix, une démarche, des gestes, pour entrer dans un autre et commander.

Elle se tient là, le front collé, depuis une heure se voit tourner d'un bar à l'autre.

On dirait un Dürer.

Au centre de la gravure, une femme debout, yeux au ciel, étend les bras comme des ailes. Autour d'elle à ses pieds, huit autres femmes sur le même rocher, cerné de vagues noires. L'ensemble est maniéré, chargé de lignes torturées : les cheveux, les étoffes, la mer et le rocher se tordent dans la tempête. Seuls les bras et le visage du milieu, très blancs, semblent immobiles.

- C'est Velléda !

Marthe sursaute, se retourne. La vieille dame n'a pas bougé de sa chaise à l'entrée du musée. Elle caresse son chat, sans la regarder. Pourtant c'est elle qui a parlé, la salle est vide.

- Velléda, la prêtresse de la légende !

La vieille lève le nez, fixe Marthe de ses yeux bleu délavé. Pour savoir si elle doit continuer ? Marthe ne répond pas, retourne à la gravure sans parvenir à la regarder. Enfin les yeux lâchent son dos. Elle marche un peu, longe le dernier mur - il faudrait tenir encore, faire durer

jusqu'à l'heure du déjeuner – s'arrête devant la vitrine des costumes. Sur le velours bleu flotte une robe de baptême. La percale blanche ondoie, légère, bras écartés.

- Elles pouvaient pas avoir d'enfants.

Le spasme a déchiré son ventre, douloureux, brûlant. Marthe s'appuie à la vitrine. Respirer, respirer doucement.

- Elles étaient neuf sœurs, les Senae qu'on les appelait. Condamnées à rester filles, toutes seules sur l'île. Des fois elles allaient voir des hommes sur le continent, mais sitôt qu'elles revenaient ici elles redevenaient vierges, comme si de rien n'était.

Voilà, c'est passé. Marthe lâche la vitrine, se redresse.

- C'étaient les filles de Bacchus, vous savez, celui avec les grappes...

Sortir d'ici, prendre une grande goulée d'air, dehors. Marthe bredouille un merci, franchit la porte, la cour, sans s'arrêter tant que son dos offre encore prise aux yeux bleu délavé.

On dirait une nature morte. Sur la table ronde du gîte, Marthe a posé la carafe d'eau, le plateau de fruits de mer, et puis trois pommes sur une assiette. Le stress, le vent et Pierre entrent en même temps.

- Hello chérie ! Parfait, exactement ce qu'il me fallait, je n'ai qu'une demi-heure avant la réunion en mairie. Ça va être dur, cet après-midi, incroyable ce qu'ils sont bornés ici. Tu connais la dernière ? On a trouvé l'emplacement idéal pour le générateur mais ça résiste de tous les côtés, parce qu'il faudrait virer un dolmen. Un *dolmen* ! Tu te rends compte ?

Les doigts de Pierre, huilés de mayonnaise, saisissent, dépècent, enfournent, s'essuient et recommencent.

- Et toi chérie, tu ne t'ennuies pas trop ? Bah, on repart demain soir, ce sera vite passé. Tu devrais en profiter pour marcher, va donc voir le dolmen, ah ah ! Ce soir nous sommes invités chez le maire. Je lui ai dit que tu étais médecin, alors il a convié aussi ton confrère.
- Je ne suis plus médecin.
- Bon, mais tu l'as été, et puis qui sait, tu reprendras peut-être ? Je te trouve bonne mine, l'air du large te réussit. Allez, je file, pas question d'être en retard !

L'assiette est pleine de carapaces sales, déchirées. Nature morte, éventrée.

Venise doit ressembler à cela, un entrelacs de ruelles minuscules, un mystère de voix sans visage, de pas très proches que l'on ne croise pas. Où sont-ils allés en voyage de noces ? Alpes ? Pyrénées ? Marthe ne se souvient pas, seulement du dos de Pierre toujours devant, plus haut, plus vite. En ce temps-là elle essayait encore de le suivre. Où est la lande ? Elle accélère, soudain il faut échapper à ces murs, trouver du plat, du vide, un horizon immense où les souvenirs ne se cognent pas.

Le vent la prend entre deux maisons grises, enfin elle débouche. Le cordon plat s'étire jusqu'au phare tout au bout, et s'élargit en croix. Partout la mer. Personne. Marthe s'arrête, respire à grandes goulées. Inhaler au plus loin, retenir, expirer. Attendre. Recommencer. Bientôt son souffle s'accorde aux vagues. Sans qu'elle y pense. Marthe ne pense pas. Elle sent le paysage en elle, et elle en lui, semblables. Arides, stériles, décapés par les tempêtes, vivants et inutiles. Attendant la prochaine, qui peut-être les submergera.

- Vous avez des enfants ?

La femme du maire s'est penchée par-dessus la table, offrant son crâne au lustre. Marthe se concentre sur les racines grises, la dernière teinture date d'un mois, voire deux, le cuir chevelu transparait un peu. Il faut répondre, quelque chose...

- Pas encore.

La femme se redresse, la fixe. Marthe lit dans ses yeux ce qu'elle croit avoir compris, à la première occasion elle entraînera son mari dans la cuisine, *arrête de lui proposer du vin elle est enceinte je te dis c'est pour ça qu'elle refuse*. Elle va pour démentir... bah, tant pis, au moins ils lui ficheront la paix, d'une pierre deux coups.

Pierre, justement ? Rien vu, rien entendu, passionné il converse avec le médecin. Ces deux-là se sont trouvés, rebondissent l'un à l'autre, parlent et rient plus fort plus haut à mesure qu'ils mangent et boivent. De l'affaire du dolmen ils ont enchaîné sur les croyances locales, les résistances au progrès, au rationnel, à la science. Le toubib s'insurge contre la *bêtise obtuse* d'un vieillard qui a refusé en bloc la chimio et le continent pour mourir sur son île. Il ne regarde personne dans les yeux, parle mange et rit, reprend à peine son souffle pour entamer un ton plus haut l'histoire suivante. Sans cesse il réajuste son veston, bouge sur sa chaise en en tirant les pans comme s'il craignait de le froisser. Une image remonte, que Marthe chasse de toutes ses forces, deux mains qui se campent aux revers d'une blouse, un tic de toux sèche : le gynéco qui l'a opérée, le gynéco qui l'a râtée.

- Et moi ? Tu penses à moi quelquefois ? Tu crois que je n'aimerais pas en avoir, moi, des gosses ? Tu crois que ça ne me fait rien ? Mais non, tu es é-goïste, tu ne penses qu'à toi, à ta « douleur », à tes « angoisses ». J'en ai ras-le-bol, moi, de me crever au boulot, je ne

suis bon qu'à ramener du fric pour payer les cures de « Madame » qui « souffre », les désintoxications, les maisons de repos, et tout ça pour quoi ? Pour que ce péquenaud de maire me demande ce matin pour quand est la naissance ? Non mais, tu imagines ? J'ai eu l'air de quoi ? Qu'est-ce qui t'a pris d'aller inventer ça ? Et allez ! Les larmes, maintenant ! Tiens je préfère aller bosser que de voir ça !

Sous le dolmen le vent ne pénètre pas. L'écho des vagues, assourdi, vient mourir au plafond de pierre. Marthe est assise, adossée. Un litre devrait suffire, mais il faut boire d'un trait avant que l'ivresse ne l'attrape. Elle a dévissé le bouchon, aligné les cachets sur sa cuisse. Elle sent le poids de la bouteille appuyée contre elle. Il faut d'abord reprendre son souffle, l'accorder au ressac, respirer. Respirer et plonger.

- C'est là qu'elle serait enterrée.

Marthe a sursauté, presque bondi sur ses pieds. A deux pas du dolmen la vieille du musée, pliée à angle droit, cueille des herbes qu'elle enfourne dans une poche en plastique. A-t-elle vu... ? Marthe redresse la bouteille, quelques gouttes seulement ont coulé. Du tranchant de la main elle groupe les cachets là où le jean n'est pas mouillé, les garde là, plaqués sous sa paume.

- C'est là qu'il faut cueillir, parce qu'elle savait les plantes. Elle a sauvé le roi Arthur, vous savez ! Merlin l'a appelée parce qu'il n'arrivait pas à le guérir, tout enchanteur qu'il était. C'est dire qu'elle savait !

La vieille ne la regarde pas, continue sa cueillette. Bon sang, elle prend son temps, sa vieille main tête, caresse, écarte, choisit et cueille enfin une herbe minuscule. Va-t-elle remplir ce sac ? Il lui faudra une heure, au moins...

- C'est comme ça, c'est le rôle de la bréhaigne, depuis toujours sur l'île.

Peut-être qu'en ne répondant pas... ? Mais la vieille l'ignore, ne la regarde pas.

Partir, alors ? La lande ? Le village ? La nausée monte en Marthe, incapable d'imaginer un ailleurs où aller, incapable d'en inventer la force. A son ventre des nuées s'amoncellent, le ressac est plus fort, cogne à ses tempes est-ce qu'il fait nuit tout est sombre deux yeux percent le ciel deux yeux bleu délavé qui grossissent, *quand on a le pouvoir faut en faire quelque chose, c'est un devoir.*

Son corps est lourd, relâché tout à fait comme une mer d'huile. Marthe se sent flotter.

- Tiens ma fille, mâche ça.

La voix est tendre, maternelle. Qu'est-ce que ça sent ? La menthe ? Le thym ? Des feuilles poussent entre ses dents.

- Mâche ça, ça va te remettre.

Marthe obéit. Une sève poivrée emplit sa bouche, chasse le goût de fer qui s'y collait.

- Voilà, les couleurs te reviennent.

Dieu que cette voix est douce, tendre. Les mots la frôlent comme on caresserait un oiseau blessé. Des larmes montent, tranquilles et lentes, abondantes. Marthe les sent couler sur ses joues. Ouvre les yeux. La vieille s'est écartée, tourne le dos, un peu penchée elle farfouille dans son sac plastique.

Il y a eu... doucement, il ne faut pas aller trop vite. Marthe effeuille sa mémoire, remonte une heure à petit pas prudents. La bouteille est calée contre une pierre, là-bas, bouchon vissé. Les cachets ont disparu.

- T'en auras plus besoin.

L'ombre d'une crampe, fulgurante et pâle comme un souvenir, que son corps simplement accueille et neutralise, tranquille, sûr de sa paix. Marthe respire lentement. Est-ce que vraiment tout a changé ? Est-ce que ça va durer ? Oui, lui répond son ventre, tu peux, tu vas, repartir là-bas, vivre au milieu des autres. Est-ce que je pourrai... ? Est-ce qu'un jour... ?

- Non, ça, jamais. Ça sert à rien d'être en colère, faut l'accepter. Nous autres les bréhaignes, on est là pour soigner. Pas toutes, mais certaines. Quand on a le pouvoir, c'est Dieu qui l'a donné, faut en faire quelque chose.

Anne-Marie Landru 57 ans, vit dans le Gers, en pleine nature, avec son mari.

Elle a exercé une dizaine de métiers, voyagé un petit peu aussi, lu, beaucoup, et encore.

Dépuis un peu plus d'un an elle consacre son temps essentiellement à l'écriture, un rêve depuis l'âge de 16 ans.

“Je ne suis qu'une Charlie parmi d'autres, comme tout ceux et celles qui dessinent, écrivent, réfléchissent, essaient de jeter des ponts entre hier et aujourd'hui, ailleurs et ici, de regarder l'indéfini. Comme tous ceux et celles qui tentent de comprendre et d'aimer, plutôt que haïr et tuer.

Comme tous ceux qui espèrent que nous inventerons de nouveaux moyens de vivre en paix demain”.